

# Les opérations du corps expéditionnaire anglais en mai 1940 : supplement to The London Gazette of friday, the 10th october 1941

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **86 (1944)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-650329>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Les opérations du corps expéditionnaire anglais en mai 1940

*Supplement to The London Gazette of Friday, the 10th October 1941.*

La présente étude relate les opérations menées par le corps expéditionnaire anglais sous les ordres du général Gort au mois de mai 1940. Elle a été publiée dans le journal *The London Gazette* du 10. 10. 41 sous la plume du commandant en chef britannique. Nous l'avons traduite à l'intention de nos lecteurs.

*La rédaction.*

### **Première phase des opérations (10-16 mai)**

10 MAI. L'ENNEMI ENVAHIT LA HOLLANDE ET LA BELGIQUE.

La tension, qui s'était accrue pendant le mois d'avril, avait un peu diminué pendant les premiers jours de mai. Pendant cette période, j'avais reçu de différentes sources, plus ou moins dignes de foi, des rapports au sujet de l'activité ennemie ; puis était venue une communication de la Haye, mais je ne fus informé que dans la nuit du 9 au 10 mai d'une activité exceptionnelle aux frontières du Luxembourg, de la Belgique et de la Hollande. Le temps s'était mis au beau et, à l'exception de quelques violents orages qui n'eurent pas d'effet sur les opérations, se maintint jusqu'à la fin du mois. Vers 0430, au matin du 10 mai, des avions allemands apparurent au dessus de mon quartier général à Arras, et ils lâchèrent des bombes sur les aérodromes de la région et sur plusieurs

villes, en particulier Doullens et Abbeville. A 0530, la mission que j'avais détachée auprès du général Georges me transmit l'ordre : « Alertes 1, 2 et 3 », c'est-à-dire les dispositions immédiates à prendre pour entrer en Belgique. Je demandai séance tenante et j'obtins la libération de la 5<sup>e</sup> division de la réserve du Ministère de la guerre et désormais elle servit sous mes ordres. Vers 0615, je reçus l'ordre de réaliser le plan D.

On me prévint que le 12<sup>e</sup> royal de lanciers serait prêt à franchir la frontière à 1300 et, dans ces conditions, cette heure devint l'heure 0.

A 1300, j'installai mon poste de commandement à Wahignies, à mi-chemin entre Douai et Lille. Le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> corps éprouvèrent quelques retards dans leur marche : en raison du très bref délai, les mouvements préliminaires aux transports n'avaient pu s'effectuer ; à part cela, toutes les manœuvres de la journée se déroulèrent suivant le plan établi. Les troupes furent peu gênées par les avions ennemis ou les réfugiés et le 12<sup>e</sup> de lanciers arriva sur la Dyle à 2230, sans avoir rencontré d'opposition.

A droite et à gauche, les armées françaises avançaient normalement. La population belge recevait les Alliés de la façon la plus cordiale et, en particulier, les premières troupes qui entrèrent furent vivement acclamées.

#### LES OPÉRATIONS DU 11 AU 15 MAI.

Le 11 mai, l'activité aérienne ennemie s'accrut légèrement, mais elle ne gêna pas la marche en avant des troupes. Durant l'après-midi et la soirée, les brigades d'infanterie de tête atteignirent la Dyle, parvenant à régler la circulation des réfugiés. Les plans, que le Gouvernement belge connaissait, prévoyaient l'usage, par les B. E. F. <sup>1</sup>, des routes traversant la banlieue nord et sud de Bruxelles, à l'exclusion du centre de la ville. Toutefois, on nous adressa une série de demandes

<sup>1</sup> British Expeditionary Force.

tendant à supprimer le passage sur ces routes ; Bruxelles avait été déclarée ville ouverte et les mouvements des troupes britanniques risquaient de la mettre en danger. Comme il n'y avait pas d'autres bonnes routes vers la Dyle, je fus forcé de m'en tenir au plan primitif.

En prenant position, la 3<sup>e</sup> division signala que l'armée belge tenait la tête de pont de Louvain, bien que j'eusse demandé que cette position fût confiée aux Britanniques. Le 2<sup>e</sup> corps occupa alors un front étroit sur la droite, avec une forte réserve derrière Louvain.

La 5<sup>e</sup> division, à l'entraînement au sud-est d'Amiens, reçut l'ordre d'avancer pour raccourcir le trajet des transports motorisés dans les jours à venir. Elle occupa un peu plus tard un secteur sur la Senne.

Le roi Léopold avait pris le commandement de son armée au début de la guerre. Les nouvelles de cette armée n'étaient pas bonnes. Les troupes cyclistes belges de l'est de la Meuse se retiraient sur Huy. On signalait qu'à Maestricht elles avaient été devancées par des manœuvres allemandes sur leurs arrières, et ne purent détruire les ponts sur le canal Albert et sur la Meuse. L'ennemi commençait à franchir ces ponts. Je réclamai un bombardement aérien ; il eut un excellent résultat, mais ne put complètement empêcher les Allemands de franchir l'obstacle. Sur la droite, le corps de cavalerie français avait atteint ses positions sur la ligne Huy-Hannut-Tirlemont, et reconnaissait les obstacles antichars belges. Il signala que, comme je m'y attendais, il n'y avait pas d'obstacle sérieux sur la ligne de Gembloux ; celui de la ligne de Perwez était non seulement inachevé, mais encore mal situé sur une pente. Je confirmai alors au général Georges mon objection à poursuivre la marche en avant qui devait utiliser ces obstacles imparfaits en dépit du fait que les Belges insistaient beaucoup pour que j'avance. Plus tard dans la journée, je fus informé que le général Georges avait décidé de fixer la ligne de résistance principale, comme prévu, sur la ligne

de Gembloux, mais que les Français enverraient des troupes avancées sur la ligne de l'obstacle. Il exprimait son espoir de voir les B. E. F. se conformer à ce plan. Dans ces conditions, le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> corps allèrent reconnaître les obstacles antichars qui étaient censés exister autour de la forêt de Meerdael, avec l'intention d'envoyer en avant des détachements munis de canons anti-chars. Ils découvrirent que ces obstacles n'étaient terminés que par places.

La première phase du plan D était achevée de façon satisfaisante le 12 mai, et la 1<sup>re</sup> armée française, sur ma droite, accéléra alors le rythme de son avance en marchant non seulement de nuit, mais encore de jour. Jusque-là, seul un assez petit nombre de troupes ennemies avait franchi le Canal Albert, grâce à une heureuse contre-attaque du corps de cavalerie français à St-Trond ; mais on signalait maintenant de plus fortes concentrations ennemies au nord de cette voie d'eau. Des nouvelles inquiétantes arrivaient des Ardennes, où l'on signalait une poussée allemande effectuée par au moins deux divisions blindées, sur le front de la 9<sup>e</sup> armée française.

Ce jour-là, je priai le ministère de la guerre d'accélérer l'envoi de la plus grande partie possible de la 1<sup>re</sup> division blindée. Je demandai également qu'elle fût embarquée à destination du port le plus voisin du théâtre des opérations et chargée « tactiquement », de façon à pouvoir entrer en action le plus tôt possible après son débarquement.

Cette journée connut une grande activité aérienne, et la R. A. F. eut de nombreuses occasions de gêner l'avance ennemie. Mais ces occasions étaient fugitives, car l'ennemi, dès qu'il arrivait, installait une puissante D. C. A., surtout dans les villes qui formaient des nœuds de communications. La reconnaissance devint impossible sans l'appui des chasseurs, et le groupe de chasse de l'*Air Component* avait une tâche extrêmement lourde. Elle était accomplie avec une adresse et un courage sans limites, mais ce groupe se trouvait déjà réduit à 50 appareils ; j'avais demandé quatre nouveaux détache-

ments en Angleterre, dont un seul était arrivé. Pendant trois jours d'opérations, la R. A. F. de France avait détruit 101 appareils allemands, en perdant elle-même 78.

Cet après-midi, il y eut une conférence au Château Casteau, près de Mons, à laquelle assistaient le roi des Belges, le général van Overstraeten, M. Daladier, les généraux Georges et Billotte et mon chef d'état-major général, le lieutenant-général H. R. Pownall, délégué en mon absence. L'objet principal de la conférence était d'obtenir une certaine coordination des efforts sur le théâtre belge des opérations. Le général Billotte commandait les 1<sup>re</sup> et 7<sup>e</sup> armées françaises entre lesquelles se trouvait l'armée belge, sous le commandement indépendant du roi, et les B. E. F., qui étaient sous le commandement du général Georges. Quelle que fût la nature des opérations, il était évident qu'il fallait une idée directrice commune, et lorsque le général Georges demanda si le roi des Belges et moi-même étions prêts à accepter la coordination avec le général Billotte, mon représentant, le général Pownall, dit qu'il était certain que j'accepterais. Le roi des Belges accepta également.

Le 13 mai, je transférai mon poste de commandement en avant, à Renaix ; il ne se passa rien de marquant dans la journée ; quelques petites attaques d'infanterie eurent lieu dans le secteur britannique. Elles furent aisément repoussées. Le mouvement des détachements principaux des 1<sup>re</sup> et 7<sup>e</sup> armées françaises se poursuivirent conformément à leurs plans ; des unités de la 7<sup>e</sup> armée se trouvaient à présent au nord d'Anvers, sur la frontière hollandaise. Il devenait toutefois de plus en plus clair qu'elles seraient incapables d'empêcher l'ennemi d'occuper Walcheren et Zuid Beveland par le nord-est.

Pendant la journée et la nuit suivantes, les Belges se mirent en devoir de retirer leurs forces du nord sur la ligne générale Louvain-Anvers, et l'état-major du G. Q. G. belge exprima son inquiétude sur le point suivant : le retrait de sa propre

cavalerie et de la cavalerie française, au nord-ouest et au sud-ouest de leur point de jonction de Tirlemont, allait créer une brèche. J'avais l'impression qu'il n'y avait pas grand danger, mais je donnai cependant l'ordre au 12<sup>e</sup> de lanciers de surveiller la situation ; le cas échéant, il aurait l'appui des régiments de cavalerie des divisions.

Le 14 mai, j'allai à Bruxelles, et, à midi, je conférai à l'ambassade d'Angleterre avec les commandants des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> corps. Le commandant du 2<sup>e</sup> corps signala que le 1<sup>er</sup> corps belge se reformait sur le secteur de la 4<sup>e</sup> division. Je discutai également l'organisation de la seconde position, sur le canal de la Senne, et d'une ligne de réserve à l'est de Bruxelles. Les 5<sup>e</sup> et 48<sup>e</sup> divisions reçurent l'ordre de reconnaître le 15 mai les positions de la Senne. Cet après-midi (le 14), à 0300, j'allai voir S. M. le roi des Belges et le général van Overstraeten et nous arrivâmes à l'accord suivant : le 1<sup>er</sup> corps belge serait retiré du secteur du 2<sup>e</sup> corps (britannique) et les limites gauches du secteur des B. E. F. seraient ajustées de façon à permettre aux Belges de se servir pour cette manœuvre de la route Vilvorde-Alost. J'insistai également sur l'importance qu'il y avait à placer tôt des troupes belges fraîches au nord de Louvain pour continuer la ligne britannique qui couvrait Bruxelles.

Des nouvelles inquiétantes continuaient à arriver du sud, où l'ennemi avait traversé la Meuse entre Sedan et Mézières et du nord où l'on signalait qu'il encerclait le fort de St-Héribert (à 4 milles au S. S. W. de Namur).

Le corps de cavalerie français qui se trouvait à ma droite avait reçu la veille l'ordre de gagner les positions de Perwez, d'où il se retira encore, suivant les plans, sur la position principale, qui traversait Gembloux.

A la demande du maréchal de l'air Barratt, je mis à sa disposition sur le front de France trois détachements de chasseurs, que je venais de recevoir à la suite d'une requête urgente au Ministre de la guerre.

Le 15 mai, l'armée hollandaise déposa les armes. L'effet direct fut assez faible sur les B. E. F., car les forces britanniques qui opéraient en Hollande n'avaient jamais été sous mon commandement. Mais je prévis que ceci porterait un violent choc moral à l'armée belge.

La 7<sup>e</sup> armée française retira ses formations avancées jusque dans le voisinage d'Anvers et, ce jour même, ordonna à des divisions de traverser mes arrières pour combler une brèche plus au sud. Mais ce mouvement ne s'effectua que trois jours plus tard et, grâce à une bonne organisation de la circulation, il ne ralentit que très peu nos mouvements.

Le 15 mai, j'installai un poste de commandement à Lennick-St-Quentin, à 6 milles à l'ouest de Bruxelles. Sur le front britannique dans son ensemble, la journée fut assez tranquille. Il n'y eut pas d'action en force contre le 1<sup>er</sup> corps ; la 3<sup>e</sup> division du 2<sup>e</sup> corps fut attaquée au nord-ouest de Louvain et l'ennemi pénétra dans ses positions avancées, mais une contre-attaque rétablit la ligne originale. Pendant la journée, l'ennemi bombardait violemment les arrières, et il devint de plus en plus difficile de régler la circulation du flot des réfugiés. Leur fuite était due en partie au bombardement de Tournai et d'autres villes, en partie à la décision de la France de fermer la frontière aux piétons et aux voitures à chevaux. Malgré mes demandes, présentées dès le 10 mai, les autorités belges n'avaient rien fait pour restreindre l'usage des autos privées ou la vente de l'essence.

Pendant la journée, on me pria de me charger d'une partie du front tenu par la division française, sur ma droite. Pour faire face à cette demande, je plaçai sous les ordres de cette division une brigade de la 48<sup>e</sup> division (britannique). Cette démarche était opportune car, vers 1800, l'ennemi avait enfoncé le front français, menaçant ainsi l'aile droite de la 2<sup>e</sup> division. Mais, à ce moment, la 48<sup>e</sup> division, moins une brigade, était en position de réserve derrière la 2<sup>e</sup> division, et je fus de l'avis du commandement du 1<sup>er</sup> corps, que la



retraite de sa droite devait s'effectuer vers la Lasne, pour rejoindre la gauche française. Ce mouvement se fit dans la nuit du 15 au 16 mai, et l'ennemi suivit de près.

Dans la soirée du 15 mai, les mouvements prévus dans le plan D se déroulèrent régulièrement, même avec une certaine avance sur l'horaire. La 4<sup>e</sup> division allait former un corps de réserve derrière la 3<sup>e</sup> ; la 5<sup>e</sup> division gagnait la Senne pour relever la 50<sup>e</sup>, laquelle devait former une réserve de quartier-général le long de la Dendre.

### **Seconde phase des opérations (16-26 mai)**

#### **LE COMMENCEMENT DE LA RETRAITE (16-17 MAI).**

Le 16 mai, il devint évident qu'il n'était pas possible de défendre plus longtemps la Dyle. Il était peu vraisemblable que la 1<sup>re</sup> armée française, sur ma droite, parvînt à reprendre le terrain perdu la veille, en dépit de l'appui que je lui avais donné dans l'air et sur terre, et il semblait probable que les événements qui se déroulaient au sud allaient la contraindre à une nouvelle retraite.

D'autre part, il n'y avait pas encore eu de sérieuses attaques contre les positions belges, sur ma gauche ; cependant, toute retraite de nos positions actuelles entraînerait forcément une retraite des Belges, au cours de laquelle Bruxelles et probablement Anvers devraient être abandonnées à l'ennemi.

Très tôt dans la matinée du 16, j'envoyai donc mon représentant au général Billotte, qui coordonnait les mouvements des troupes françaises et belges. Je lui dis que, s'il avait l'intention de battre en retraite, il veuille bien me faire connaître tout de suite la tactique et l'horaire, surtout si la première étape, jusqu'au canal de la Senne, entraînait une étape de 15 à 20 milles.

Vers 1000, je reçus ses ordres pour une retraite sur l'Escaut

et l'occupation, le long de la rivière, de positions prévues par le plan. L'opération devait commencer dans la nuit du 16 au 17 ; on passerait un jour sur les positions de la Senne et le suivant sur celles de la Dendre. Ainsi, on arriverait à l'Escaut dans la nuit du 18 au 19, mais les ordres français n'écartaient pas l'hypothèse suivant laquelle on pourrait passer plus d'une journée sur les positions intermédiaires.

Ce soir-là, je tins une conférence de coordination au quartier général du 1<sup>er</sup> corps. A la suite de celle-ci, j'ordonnai à la 5<sup>e</sup> division, qui était en route pour rejoindre le 2<sup>e</sup> corps, de se rendre sur la ligne de la Senne. Deux brigades de la 46<sup>e</sup> division <sup>1</sup>, qui avaient quitté les lignes de communication pour protéger les points vulnérables, reçurent l'ordre d'aller remplacer des unités du 1<sup>er</sup> et du 2<sup>e</sup> corps pour régler la protection et la circulation des routes principales de Belgique. Les terminus des voies ferrées, qui, le 13 mai, avaient été poussées jusqu'à la ligne Enghien-Ninove, furent ramenés de l'autre côté de la frontière.

La retraite sur les positions de la Senne commença dans la nuit du 16 au 17 et se termina heureusement dans l'après-midi du 17. On avait signalé sur le flanc droit du 1<sup>er</sup> corps, à l'ouest de la forêt de Soignies, quelques tanks et des unités de motocyclistes ennemis ; par précaution, une partie de la brigade de tanks de la 1<sup>re</sup> armée, qui avait commencé sa retraite pour être chargée sur des wagons, fut détachée pour leur faire face.

Au moment où les tanks arrivaient à leurs stations d'embarquement, des difficultés ferroviaires empêchèrent les wagons de se mettre en marche, et le reste des mouvements dut être accompli par route ; ceci donna lieu plus tard à d'inévitables difficultés mécaniques.

Au petit matin du 17 mai, la situation était devenue grave au sud, et on signalait la traversée de l'Oise par des forces ennemies blindées et mobiles. La situation était obscure à St-Quentin et bien que, à ce moment, le général Giraud, qui

<sup>1</sup> L'une des trois divisions envoyées en France pour des travaux de génie.

commandait auparavant la 7<sup>e</sup> armée, eût reçu l'ordre de prendre le commandement des forces de cette région, il était évident, d'après les rapports et les récits des officiers de liaison, qu'il n'avait pas encore réussi à prendre en main la situation. Une brèche d'au moins une vingtaine de milles existait au sud de la forêt de Mormal, et il ne semblait pas qu'on eût organisé de résistance dans cette région. Plus tard dans la journée, l'armée française nous fit savoir que 10 divisions blindées ennemies étaient engagées dans la bataille.

Pendant toute cette période, je maintins la communication avec mon officier de liaison au quartier général du général Georges, pour rester au courant des événements, à mesure qu'ils se produisaient. Cependant, par cette voie, je ne reçus aucune information au sujet de mesures prises pour fermer la brèche, qui pouvaient se rapporter à mes troupes.

Ce ne fut que plus tard, dans la nuit du 19 au 20 mai, que le général Billotte m'informa que les armées françaises du sud prenaient des mesures dans ce sens.

*(A suivre.)*

---